

MEMOIRE

Adressé à l'Assemblée Nationale par S. A. R. Mgr. Comte d'Artois & les Princes du sang fugitifs.

MESSIEURS,

ACCABLÉS sous le poids du remord & des proscriptions, en butte partout aux traits d'une calomnieuse exagération de nos fautes, ce n'est qu'en les avouant à votre auguste Assemblée; que le Peuple Français devenu plus indulgent connoîtra du-moins que nous méritons plus de pitié que d'indignation.

En effet, accoutumés dès l'enfance au dangereux préjugé de nous croire pétrits d'un limon différent de celui des autres hommes, égarés sans cesse par les prestiges de la grandeur suprême, il n'est point étonnant que la seule adulation, ayant formé nos jeunes ans, le cours de notre

vie ſoit un tiſſu parſemé d'erreurs. L'habitude des jouiſſances, après avoir amolli nos cœurs les avoit preſque endurcis contre les principes de l'humanité; & ſi par fois nous nous ſommes livrés aux élans d'une ſenſibilité ſi naturelle aux grandes ames, il faut en convenir bientôt après, uniquement occupés des plaiſirs, nous regardions comme foibleſſes chaque bienfait répandu par nos ordres au-de-là du cercle de nos eſclaves.

Grace à l'heureuſe révolution qui, malgré ce qu'il nous en coûtera, ouvre enfin les yeux à des Princes infortunés, dignes d'être Français. Nous ne vivrons plus dans les ténebres du deſpotiſme, opprimés ſous le joug des méchans qui feignoient de ſupporter le nôtre, l'auguſte vérité nous étoit inconnue; ſon voile aujourd'hui déchiré en découvrant nos torts, nous porte à les avouer ſans crainte ni baſſeſſe. C'eſt à votre équité, Meſſieurs, à prononcer ſur notre ſort, & ſi la juſtification que nos cœurs repentans ſoumettent à vos lumieres ne vous paroit point ſuffiſante, nous oſons tout attendre da la clémence & de la générofité de la Nation Françoiſe.

Avant que le flambeau du génie eut annoncé parmi vous les droits de l'homme, celui du plus fort ou du plus puiſſant étoit à notre égard imprefcriptible. Le ſot orgueil de nos prédeceſſeurs, l'impéritie & l'ambition des Miniſtres, avoient enfoui les droits ſacrés ſous le cahos des préjugés. Devenu lui ſeul l'étendart des nations, un Prince qui, à ſon aurore trouve ainſi des choſes établies, eſt-il réellement coupable de chercher à les maintenir & les vices d'éducation ne nous ayant jamais permis de reconnoître le mot d'abus que dans



ce qui gênoit nos goûts ou nos caprices ; ſi le peuple a long-tems gémi ſous le poids des nos oppreſſions, ſans que ſes plaintes nous parvinſſent, devons-nous perſonnellement être reſponſable des maux que nous avons fait ſans en connoître l'étendue.

Etourdis par les éloges de nos courtiſans élevés juſqu'aux nues par des prôneurs gagés pour des actions très-ordinaires à l'homme ſenſible, n'avons-nous pas toujours vu le bon public s'empreſſer de jouir de nos préſences, applaudir même à nos écarts, eſt-il dans l'homme de deviner ce qu'il ignore ou ce qu'on lui celle avec la diſcrétion la plus intéreſſée.

Telle eſt cependant la condition d'un Prince que de toutes les horreurs qui ſe font à ſon nom & à ſon inſçu, il ſe trouve peu de bons eſprits qui l'en excuſent, & que ſemblable au général qui reçoit tout l'honneur d'une bataille gagnée l'un & l'autre ne méritent qu'une foible portion des éloges ou de l'animadvertion qu'on leur témoigne. Nous ſommes des hommes enfin, & quelque parfaite organiſation que la ſociété ſe promette des loix qu'elle établira, il ſera bien difficile que le deſir d'augmenter les jouiſſances particulieres ou de conſerver l'empire des habitudes, ne ſoit pas toujours au-deſſus de leur pouvoir. Le phénomene de nos derniers ſacrifice eſt une heureuſe exception qui ne fait hélas que confirmer cette vérité malheureuſe.

Si donc entouré de perfides conſeillers qui, pour leurs intérêts, ont aiguillonné notre amour-propre en ſervant nos foibleſſes, nous avons en partie adhéré aux idées qu'ils nous ont ſuggérées,

Accuſez en notre crédulité, l'audacieuſe préſomption des Miniſtres, la rapacité des courtiſans eſt principalement notre ignorance abſolue en tout eſpece de droits ; cette derniere ne c'eſt que trop manifeſtée dans le révoltant mémoire que nous avons ſigné.

Obſédes ſans ceſſe par les différens corps ariſtocratiques, ne liſant que les écrits qui nous inſultoient, ſans nous éclairer, ceux qui étoit auſſi lumineux que bien ſentis, nous étant ſoigneuſement interceptés, les fauteurs de la cabale ont propoſé des moyens, nous avons cru à leurs paradoxes ; l'eſprit de cour leur donnant un air de vérité, nous en avons été féduits. Mais les odieux ſubalternes ont ſeuls agi : un Prince hélas n'eſt rien moins que ce que le commun des hommes en penſe. Mobile inſtrument des paſſions de ceux qui l'environnent, il n'entrevoit jamais l'ombre du vrai que dans des illuſions théatrales ou à travers le tiſſu d'hiſtoires menſongeres & contradictoires, vendues à l'intrigue ou à la puiſſance de ceux qui l'ont précédé, de tout tems la grandeur courut les riſques de la beauté ; toutes deux on les flatte, jamais on ne les contredit, pour les plutôt déshonorer.

Cette révolution dans nos ames étonnera ſans doute le Peuple Français : celle de Paris a bien étonné l'univers, & ſi les héros que cette reine des cités renferme ont ſécoué en un jour l'oppreſſion de tant de ſiecles nés parmi eux, il n'eſt pas ſurprenant que nous les imitions, en abjurant ainſi l'erreur de nos ancêtres.

Daignez, donc Meſſieurs, détromper les vertueux citoyens ſur les horribles intentions que de

criminels agens ont rejettées ſur nous pour s'en diſculper, que les Pariſiens ſachent que cet appareil bélliqueux n'avoit été ſollicité par nous qu'afin ſeulement de les intimider, & par là, conſerver des uſages antiques & favorables à nos jouiſſances. Les apparences d'un maſſacre dépoſent, il eſt vrai contre cet expoſé, mais nous jurons avoir ignoré, ainſi que le roi, juſqu'où les barbares qui diſoient nous ſervir auroient oſé porter leur férocité; que nos généreux compatriotes ne voient en nous que des freres repentans....., confus de leurs erreurs, & qui prêts à ſacrifier leur vie pour la défenſe de la mere patrie, ne deſirent y rentrer qu'afin d'en appaiſer les troubles, & y répandre par des bienfaits les témoignages authentiques de leur amour pour elle.

Que l'on n'imagine pas que la crainte de perdre nos poſſeſſions guide notre démarche envers vous: ſujets francais, mais repréhenſibles, notre plus grand chagrin ſeroit de ne point réparer nos torts en ſoulageant les malheureux que notre imprudence à multipliés. Par-tout ailleurs; nous ſerions toujours ce que nous ſommes en d'autres climats; nous trouverions des ſecours, mais qui pourroient nous y dédommager de la privation de vivre parmi nos freres, nos amis....... Parmi des Français.

Enfin, il nous eſt parvenu que les odieux complices de nos diſgraces excitoient encore de nouvelles fermentations dans Paris, & faiſoient rejetter ſur nous la ſcélérateſſe de leurs inſtigation. On nous aſſure qu'au Palais royal ſur-tout un reſte de ces vampires ſubalternes, dont pluſieurs de côté par l'intrigue & aux gages des

ennemis de l'état, cherchent encore à en imposer aux ames crédules, autant sur nos projets de vengeance, que sur les biens que votre sagesse veut y répandre. Détrompez, détrompez nos braves citoyens sur ces écrits incendiaires & calomnieux, qui, en flattant l'animosité du public contre nous, peignent des couleurs du crime, ce qui réellement de notre part n'a été que foiblesse, qu'un abus du pouvoir : assurez les courageux Gardes-Françaises, à qui sincérement nous rendons justice, que toutes les dissensions auxquelles on les expose en notre nom, pour qu'ils aient lieu de se plaindre des Parisiens, ne sont que les derniers efforts d'une ligue expirante dont notre grandeur étoit le prétexte, & nos personnes les jouets; que la Capitale, enfin soit instruite par les peres de la patrie, que nos yeux sont totalement dessillés ; que loin de chercher à nous venger de l'humiliation dans laquelle nous sommes tombés, nous regetterons toute possibilité de redevenir ce que nous étions ci-devant ; & qu'il n'est point de sacrifice auquel en vous imitant nous ne nous soumettrions pour reconquérir l'amour des bons Français.

La race des Bourbons fut toujours chere aux nations qu'elle eut l'honneur de commander; ses moindres rejettons en France y ajoutent sans cesse l'heureuse influence de l'amour que le peuple bienfaisant porte à ces souverains ; se pourroit-il que la haine remplaça des sentimens si délicieux envers des Princes moins coupables qu'à plaindre ; nous fera-t-on l'injure de douter que nous ignorions les excès auxquels on prétendoit nous porter, en supposant même que nous les connussions.

Que chaque citoyen descende & lise au fond de son cœur, & il y verra qu'une continuité de jouissance ressemble trop à une propriété pour s'en désaisir facilement, & qu'en tâchant de conserver les nôtres, nous ne faisions en grand que ce qu'en particulier il eût peut-être imité lui même envers les siens : son repentir, n'en doutons pas, trouveroit grace dans leurs cœurs. Faudra-t-il désespérer de l'obtenir d'une nation dont le principal caractere est la bonté. Quels sacrifices exige-t-on de nous, qne nous renoncions à nos privileges pécuniaires ; éclairés maintenant sur nos devoirs, nous vous aurions prévenus, Messieurs, si vos sages décrets n'eussent pas d'évancé nos intentions, que nous éloignions de nos personnes les pervers qui nous environnoient, l'exemple de notre auguste maître est trop sublime, pour ne pas l'imiter en tout. Oui, ce sera désormais l'opinion publique qui choisira les Officiers qui nous approcheront, les arts, les talens, les infortunes sur-tout auront un libre accès près de nous, & la véritable noblesse des sentimens sera le seul titre à présenter pour nous appartenir.

Mais comment espérer de mettre à l'exécution ce juste & vertueux retour de nos ames, si la proscription de nos personnes reste ineffaçable dans tous les cœurs français. C'est à vous, Messieurs, dont l'empire sur la patrie est égal à la confiance, que vos vertus lui inspirent à nous reconcilier avec nos freres, nos amis outragés..... Qu'ils soient bien convaincus par l'organe de votre auguste Assemblée, que nous ne rougissons point d'avouer nos tors, & qu'à l'abri de leur juste fureur, s'il est beau pour nous, de demander grace,

il doit l'être autant pour eux de pardonner. Que la bonté du Peuple Français s'identifie avec la grandeur de vos ames; nous n'attendons que ce moment pour rentrer dans ſon ſein. Il doit ſa liberté à nos erreurs, & le repentir qui les ſuit nous permet d'aſpirer à l'inexprimable ſatisfaction de partager avec lui cette égalité ſans laquelle nous ſentons aujourd'hui qu'il n'eſt plus de bonheur. Adorer Dieu, ſuivre les loix & ſervir notre maître, ſeront déſormais les objets de tous nos vœux. Recevez-en le ſerment auſſi ſincere que les ſentimens de reſpect & d'admiration dont vos vertus nous ont pénétrés.

Ch. Ph. d'Artois, Condé, Bourbon, d'Enghuien, Conti.

Sur l'imprimé de Paris,

De l'Imprimerie de F. BREBION, Imprimeur du Roi.